



HAL
open science

“ Comme une ombre lointaine. L’influence de Tolkien sur la fantasy française ”

Anne Besson

► To cite this version:

Anne Besson. “ Comme une ombre lointaine. L’influence de Tolkien sur la fantasy française ”. Contemporary French & Francophone Studies: SITES, 2011, “Fantasy à la française” dirigé par Anne Berthelot et Alain Lescart, 15 (2). hal-03028294

HAL Id: hal-03028294

<https://hal.science/hal-03028294v1>

Submitted on 27 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Besson

« Comme une ombre lointaine. L'influence de Tolkien sur la *fantasy* française », in *Contemporary French & Francophone Studies: SITES*, Routledge, numéro 15.2, dirigé par Anne Berthelot et Alain Lescart, mars 2011, p. 141-151.

Comme une ombre lointaine : l'influence de Tolkien sur la *fantasy* française

Il est bien établi que la *fantasy* comme genre littéraire a pour ainsi dire grandi sous l'ombre tutélaire d'un arbre immense, l'œuvre de J.R.R. Tolkien, pour la désigner par la métaphore végétale qu'affectionnait l'auteur anglais. Mais l'évidence de cette influence, à la fois fructueuse et quelque peu écrasante, ne vaudrait-elle pas en réalité pour le seul champ culturel de la *fantasy* anglophone, nord-américaine pour l'essentiel ? Cet article se donne pour objectif d'explorer la validité du modèle tolkienien dans une *fantasy* déjà elle-même secondaire, la *fantasy* française, qui ne s'est véritablement développée que depuis une quinzaine d'années, et donc bien après que Tolkien n'a commencé à se muer, de référence immédiate, en lointain parangon, saint patron ou nom de code pour succès *marketing*. Après une rapide mise en contexte d'histoire littéraire récente, nous présenterons les rares exemples français d'une *fantasy* « *Tolkien like* », avant de proposer des pistes d'explication pour ce qui s'avère le choix majoritaire des auteurs de l'hexagone, celui d'un écart systématique et assumé avec la norme du cycle épique façon *Seigneur des Anneaux*.

La place de Tolkien comme père fondateur de la *fantasy* constitue une vérité incontournable pour ce genre qui présente la particularité de sembler jaillir tout entier d'une source unique, cette Terre du Milieu si admirée en ses multiples avatars que chaque auteur voudrait à son tour retrouver quand il écrit l'émerveillement éprouvé lors de sa découverte. C'est d'un tel

processus que témoigne le recueil *Meditations on Middle Earth* (Haber, 2001), dans lequel les plus grands romanciers anglophones, consacrant chacun quelques pages à l'influence exercée personnellement sur eux par Tolkien, rappellent tous ce même ébranlement à l'origine de leur vocation. Conséquence de la manière dont le genre s'est historiquement développé aux Etats-Unis, l'importance modélisante du *Seigneur des Anneaux* se traduit aussi bien dans le contenu thématique privilégié que par les ambitions démiurgiques en général affichées.

Historiquement en effet, la *fantasy*, bien que née en Angleterre un siècle auparavant (Besson, 2007 : 66-68), n'accède à la reconnaissance du grand public, et donc à une pleine existence éditoriale, que dans le sillage du succès remporté par l'édition de poche du *Seigneur des Anneaux* auprès des lecteurs américains, à partir de 1965 donc¹. C'est la demande d'œuvres similaires, alors absentes du marché, qui entraîne la création de la première collection spécialisée, essentiellement vouée à la réédition², ainsi que, rapidement, les premiers exemples de créations « sur le modèle de » : on peut citer, du côté des cycles romanesques, la réussite commerciale des *Shannara* de Terry Brooks, inaugurés en 1977, soit à peu en même temps que paraissaient les premiers manuels de *Donjons et Dragons*, pionnier du jeu de rôles, autre support durablement influencé par Tolkien et modifiant à son tour la perception de son legs. J'ai raconté ailleurs plus en détails la façon dont cet amour pour Tolkien en entraînait progressivement, par adaptations successives et croisement avec d'autres influences (les *pulps*, R.E. Howard), la trahison ou du moins l'abâtardissement, créant un genre né de lui mais toujours plus loin de lui, lui devant tout sans en avoir retenu grand-chose (Besson, 2008).

Une part importante de cette *fantasy* telle qu'elle s'est développée aux Etats-Unis dans les dernières décennies du XX^e siècle, importante quantitativement mais encore davantage dans la perception publique qui tend à y réduire le genre, est constituée par de grandes « sagas » ou « cycles », qui peuvent sembler interchangeable tant ils mettent invariablement en scène les

mêmes luttes immémoriales dans des cadres néo-médiévaux toujours similaires. Parmi les grands représentants de ce qu'on qualifie de *fantasy* épique ou de *high fantasy*, et qui représente, au cœur du genre, le secteur le plus marqué par l'influence de Tolkien, David Eddings et sa *Belgariade* (à partir de 1982), Raymond Feist et sa *Riftwar Saga*, débutée la même année, Robert Jordan pour *La Roue du Temps* (à partir de 1990) ou encore Tad Williams avec *L'Arcane des épées* (à partir de 1988). Dans l'article que j'ai consacré à leur dette à l'égard du modèle tolkienien, je pointais un double héritage, thématique et structurel. Y apparaissent en effet invariablement « [e]lfes, nains, orques, dragons, quête initiatique, puissance maléfique, [...] devenus autant de signaux d'appartenance générique », détachés de leur origine chez Tolkien pour faire office de « réservoir de motifs, de personnages et de structures narratives mis à la disposition du développement du genre » (Besson, 2004 : 357). Au-delà, c'est la « volonté de donner progressivement cohérence et consistance à un univers fictionnel conçu comme complet et autonome » qui constitue en elle-même « la principale leçon de Tolkien », matérialisée par « citations, cartes, chronologies, devenues des étapes obligées de la construction du monde de *fantasy* » (358).

Ainsi donc quand, au tournant du XXI^e siècle, la trilogie de Peter Jackson vient remettre *Le Seigneur des Anneaux* au centre de l'intérêt médiatique en proposant une adaptation indéniablement réussie (et fidèle à sa façon), elle figure comme le point culminant d'un long processus qui a fait basculer le long roman austère de l'universitaire médiéviste du côté du divertissement populaire, et en l'occurrence d'un « grand spectacle » nourri par les imageries issues de l'illustration, de la bande dessinée et du jeu vidéo. Le contexte culturel jouant là encore son rôle, il n'est pas anodin pour la réception de Tolkien aujourd'hui que l'énorme succès remporté par ces films ait été contemporain d'un autre « phénomène » en *fantasy*, celui des *Harry Potter* de J.K. Rowling et de leurs déclinaisons médiatiques, ce qui a entraîné des

comparaisons constantes et inévitables en dépit des différences massives séparant *a priori* les deux démarches créatives.

La *fantasy* française s'épanouit seulement à cette époque récente, et dans ce contexte d'un genre en pleine mutation, désormais largement adressé à la jeunesse (enfants, adolescents et « *young adults* »), et dont les expressions ne sont plus seulement textuelles mais d'abord visuelles et ludiques. *Le Seigneur des Anneaux* n'a été traduit qu'en 1972-73 dans notre langue, et paraît alors chez un éditeur, Christian Bourgois, qui n'est pas connu pour sa diffusion populaire : ce n'est donc que « trente ans après », pour reprendre le titre d'un recueil critique consacré à l'auteur (Ferré, 2004³), que sa lecture semble porter ses premiers fruits dans l'hexagone. Certes, un début de diffusion du genre, ainsi que des exemples de production par des auteurs français, peuvent être repérés en amont. Mais ces derniers apparaissent en ordre trop dispersés pour former un corpus significatif⁴ ; pour sa part, l'offre de *fantasy* traduite s'est développée dans les années 80, à l'initiative du critique et éditeur Jacques Goimard, qui avait le premier senti le potentiel commercial des univers de *ludic fantasy* (*Lancedragon* ou *Les Royaumes oubliés*, chez Fleuve Noir) mais aussi des textes de Moorcock, M.Z. Bradley ou Ann MacCaffrey. Ces premières références de *fantasy* ne sont pas identifiables comme telles, car elles paraissent pour une bonne part sous le label « Pocket SF », au milieu de textes de science-fiction donc, conformément à l'organisation du marché français à l'époque. La démarche de Goimard se heurte d'ailleurs à l'hostilité et au mépris du milieu, dominés par des amateurs épris d'exigence cartésienne.

De façon significative, la première maison d'édition spécialisée, Mnémos, fondée par Stéphane Marsan, Nathalie et Frédéric Weil, n'apparaît qu'en 1995⁵, et au départ comme une émanation de la société de jeux de rôles Multisim dont elle doit proposer des novellisations. C'est dire qu'en France la *fantasy* naît du jeu – nous en rencontrerons plusieurs exemples. Sous l'égide de Marsan, Mnémos fait office de découvreur de jeunes talents francophones,

tant la talentueuse équipe issue de Multisim contient d'auteurs décisifs pour la naissance et la reconnaissance du genre en version française : Mathieu Gaborit et ses *Chroniques des Crépusculaires*, à partir de 1995, Pierre Grimbert avec *Le Secret de Ji* (1996), deux beaux succès décisifs pour le démarrage commercial de l'entreprise éditoriale, Fabrice Colin bien sûr (pour *Arcadia* en 1998 ou la trilogie *Winterheim* en 1999, depuis rééditée par J'ai Lu), mais aussi Laurent Kloetzer (*La Voie du Cygne*, 1999) ou David Calvo (*Délius une chanson d'été*, 1997). Souvent proches les uns des autres au point de multiplier les collaborations (Colin-Gaborit, Colin-Calvo...), ils seront nombreux à suivre Stéphane Marsan quand il fonde en 2000, avec Alain Névant, la maison d'édition qui se confond pour beaucoup avec l'offre de *fantasy* en France aujourd'hui : Bragelonne. Celle-ci n'a donc que dix ans, ce qu'on tend trop facilement à oublier tant elle s'est rapidement imposée, en reprenant avec talent les recettes de vente anglo-saxonnes, comme chef de file incontesté de la diffusion du genre, qui en domine ou même en écrase le marché. Il importe de noter que son offre de beaux volumes grand format, toujours plus nombreuse et diversifiée, se compose désormais presque exclusivement de traductions...

Les auteurs français font ainsi partie de générations de lecteurs qui ont connu Tolkien en traduction bien sûr, pour l'essentiel à partir des années 80, mais aussi et surtout via son héritage en *fantasy* : un Tolkien déjà passé au travers des filtres successifs de sa popularisation, et notamment celui du jeu de rôles. La version française de *Méditations sur la Terre du Milieu*, augmentée à l'initiative de Stéphane Marsan de contributions représentatives de la « *french touch* » (Haber, 2003 : 238, citation extraite de l'introduction de la partie française par S. Marsan), témoigne de l'importance fondatrice que continue de recouvrir, pour chacun des romanciers interrogés (Henri Loevenbruck, Mathieu Gaborit, Fabrice Colin, Laurent Généfort et le duo Ange), la découverte du *Seigneur des Anneaux*, ainsi que leur forte

conscience de ce caractère décisif⁶. Mais on y remarque aussi, accompagnant la date tardive de cette lecture originelle⁷, souvent associée à la pratique du jeu de rôles, le constat récurrent d'une évolution, d'un éloignement : on peut en relever le champ lexical dans les titres de quelques interventions de *Méditations sur la Terre du Milieu*, « Les temps ont changé » pour celle de S. Marsan, « Passé simple » pour celle de F. Colin, « L'âge du changement » pour celle d'Ange qui analyse d'ailleurs la « victoire du changement sur la stabilité » comme la leçon essentielle du *Seigneur des Anneaux* (Haber, 2003 : 280).

Tout se passe comme si le choc tolkienien, son retentissement, figurait comme un reste d'enfance ou d'adolescence (dont on peut d'ailleurs estimer, sans nuance péjorative, qu'il s'agit d'une dimension inhérente au genre) qu'il conviendrait pour nos romanciers de dépasser. On retrouve ainsi l'influence de Tolkien (du Tolkien des rôlistes, plus précisément) aux origines des productions françaises et des carrières des auteurs français, mais elle semble vouée, comme un souvenir qui s'estompe, à être rapidement transcendée au profit de voies/voix singulières à la maturité de chacun. Le parcours de Jean-Philippe Jaworski apparaît exemplaire de ce point de vue : il débute comme auteur de jeux de rôles amateurs, et d'abord en se plaçant, avec *Tiers âge*, au sein même de l'univers du *Seigneur des anneaux*, avec lequel on le voit ensuite prendre progressivement ses distances. *Te deum pour un massacre*, un jeu de rôle historique qui connaît une édition professionnelle en 2005 (éditions du Matagot, Paris), se déroule cette fois en France pendant les guerres de religion, avant que le roman *Gagner la guerre* (2009) ne l'impose comme un nouveau talent francophone s'inscrivant désormais clairement dans la *fantasy* historique.

Le constat peut être généralisé : le grand courant de la *fantasy* épique à la Tolkien n'est guère illustré en France, sinon dans de rares œuvres produites dans les années d'éclosion du genre en France, celles d'une proximité maximale du jeu⁸, marquées par l'interaction Multisim (éditions de JdR) / *Casus belli* (magazine pour rôlistes) / Mnémos (novellisations, romans).

Ainsi Fabrice Colin, alors collaborateur de *Casus Belli*, n'a-t-il jamais davantage approché le modèle de la grande saga épique qu'avec *Winterheim* dont les deux premiers volumes sont parus chez Mnémos en 1999. Mais ce sont *Le Secret de Ji* de Pierre Grimbert (1996) et *La Moira* d'Henri Loevenbruck (2001-2002), deux cycles sous influence⁹, qui constituent les deux exemples les plus « canoniques » du corpus français. Ils mettent comme de bien entendu en scène les quêtes initiatiques d'un groupe d'élus, au service de la Lumière menacée par le réveil du Mal, autour de tout jeunes gens d'origine plus que modeste, remplaçant les hobbits dans le rôle des « petits » (les Héritiers autour de Yan et Léti dans *Ji*¹⁰, les compagnons qui rejoignent Aléa chez Loevenbruck). Grimbert soigne les annexes pseudo-documentaires, cartes déroulées sur 4 pages (1999 : 6-9) et « Petite encyclopédie anecdotique du monde connu »¹¹, suivant en cela une des leçons de Tolkien les plus appliquées par ses successeurs, sur la vraisemblance paradoxale dont il convient de doter le monde merveilleux.

Loevenbruck pour sa part, proche en cela des grands épigones américains de Tolkien, et particulièrement du début de *La Roue du Temps* de Jordan, reprend de manière très évidente et assumée des types de personnages et même des épisodes emblématiques. Phelim est par exemple un druide « *Gandalf like* » accompagné avec Mjolln d'un nain archétypal. A côté des gorgôns, monstres verdâtres de type « orques », les maléfiques Herilim qui traquent la jeune élue, désignée par le port d'un anneau magique, constituent des variantes reconnaissables des fameux Cavaliers Noirs du Mordor, dont ils reproduisent jusqu'à la célèbre scène de flairage du petit groupe dissimulé et terrifié :

« Ils se tapirent dans l'ombre des feuillages (...) jusqu'à ce que les cavaliers arrivent à leur hauteur. Il y avait quatre hommes entièrement vêtus de noir, et on ne voyait pas leur visage, caché derrière de grandes capuches, hormis le plus grand des quatre qui lui portait un casque. (...). Il descendit de son haut cheval et s'accroupit sur le sol (...) ramassa un peu de terre, (...) pour la flairer sans doute. (...) "Elle n'est pas loin. Je la sens" (...)

L'espace d'une seconde qui lui parut une éternité, elle [Aléa] sentit le monde vaciller autour d'elle et entendit mille voix qui se mélangeaient (...). Puis elle sentit la présence d'une force obscure, puissante, pénétrante qui s'approchait, s'amplifiait autour de son esprit comme si elle voulait y entrer » (2001a : 139-140).

Les Silves de la forêt de Borcélia, avec leurs oreilles pointues, leur peau couleur de bois et leur sagesse ancestrale cachée, évoquent des Elfes mâtinés d'une pointe d'Ents¹²... On peut également citer le poème récité par la barde Faith, qui égrène des chiffres à la façon de la prophétie des Anneaux qui ouvre le roman de Tolkien (« Quatre pierres à aiguiser (...) Cinq âges dans la durée du temps », 2001a : 49-50) ou bien encore, par deux fois, le retour d'un épisode de type « Moria » (toponyme dont le titre de la trilogie, « Moïra », présente un anagramme bien proche) : un dangereux passage souterrain doit être emprunté pour se rendre à Borcélia dans le premier volume (une énigme en ouvre la porte, avant que les tentacules d'une hydre n'attrapent Mjolln), et de même dans le troisième, quand contourner les montagnes serait trop long, le nain se rappelle que « [n]ous autres, enfants de la Moïra, racontons souvent que nos ancêtres passaient en dessous de Gor-Draka. Par les cavernes des dragons » (2002 : 79).

Une telle proximité, qu'on y lise plutôt une fidélité aux codes du genre ou un plagiat lassant, se révèle en tout cas fort rare dans la production romanesque française, alors qu'elle caractérise tout un pan, central, de la *fantasy* anglophone, et qu'au-delà, cette veine tolkienienne « classique » semble correspondre aux principaux succès commerciaux, et donc aux attentes majoritaires du public. Henri Loevenbruck a délaissé la *fantasy* pour un genre plus propice aux *best sellers*, le thriller historico-ésotérique, tandis que Pierre Grimbert a continué à exploiter le « filon » *Ji*, mais désormais en tant qu'éditeur indépendant, avec la création de la maison Octobre, qui édite les cinq tomes des *Enfants de Ji* (2004-2006) puis les trois volumes des *Gardiens de Ji* (2008-2010). D'autres auteurs français qui avaient pu

épouser dans une certaine mesure les codes tolkieniens au début de leur carrière ont vite tendu à privilégier des univers plus personnels (Charlotte Bousquet¹³) ou à s'illustrer dans les genres les plus variés, et surtout dans leur mélange (Fabrice Colin¹⁴). On peut le déplorer, car le dynamisme du marché francophone gagnerait à l'existence d'auteurs représentant le « cœur du genre », mais le fait est qu'il apparaît difficile en France de faire se rencontrer les demandes classiques et éventuellement routinières des lecteurs, la « vieille » domination de Tolkien, et la créativité des auteurs, qui les entraîne en revanche sur des rivages volontairement éloignés de la Terre du Milieu... On peut aussi s'en réjouir, car la *fantasy* française s'est dès lors développée en privilégiant ses spécificités : au niveau du marché éditorial, foisonnement de petites structures de micro-édition, que leur prise de risques rend économiquement fragiles, mais qui permettent l'éclosion de nouveaux talents, notamment à travers la publication de nouvelles, essentielles au genre et très mal diffusées en France¹⁵ ; au niveau de la production romanesque, effort de sophistication du style et recherche d'effets d'intertextualité inédits.

Le travail sur la langue constitue bien sûr un des principaux points forts d'une écriture française de *fantasy*, bien illustré notamment par les récits ciselés par Nathalie Dau (2007 et 2008) ou chez les nouveaux venus Justine Niogret, dont le premier roman *Chien du Heaume* (2009) excelle dans le rendu d'un quotidien médiéval à la fois âpre et chaleureux, et Laurent Gidon, qui place son cycle de *Djeeb* (2009 et 2010) sous l'influence non pas de Tolkien, mais du subtil et inventif styliste qu'était Jack Vance. Cet effort de renouvellement du style s'appuie en outre bien souvent sur une culture classique et érudite, très représentée chez les auteurs français : Xavier Mauméjean comme Charlotte Bousquet sont par exemple philosophes de formation ou Jérôme Noirez musicologue, passionné de lyrique médiévale et de civilisation japonaise.

La connaissance approfondie par nos auteurs d'autres domaines littéraires et culturels que la *fantasy* se répercute directement dans une grande partie de la production contemporaine. Il faut d'abord souligner l'existence en France d'un continuum des genres dits « de l'imaginaire », mêlés au point d'en être souvent indistincts – les acteurs du milieu sont les mêmes, les festivals et sites internet pour la plupart communs. Les auteurs d'ailleurs ne revendiquent pas l'appartenance à une « fantasy » qu'ils refusent avec un bel ensemble de définir, et pour cause ! Le fantastique et la science-fiction, en perte de vitesse auprès des lecteurs, s'imposent toujours dans l'inspiration des créateurs : le fantastique apparaît ainsi omniprésent dans l'héritage français, ajoutant ses teintes sombres et oppressantes à la *fantasy* d'un Nicolas Cluzeau ou d'une Charlotte Bousquet, s'imposant toujours davantage dans les œuvres de Jérôme Noirez, tandis qu'un « pur » auteur de fantastique comme la talentueuse Mélanie Fazi se retrouve publiée par Bragelonne faute d'espace éditorial spécifiquement dédié à ce genre. La science-fiction, qui souffre également aujourd'hui de la concurrence victorieuse de la *fantasy* auprès du public, fut longtemps le genre dominant en France, si bien que nombre d'auteurs ont dû se convertir à ce nouveau domaine, et continuent à illustrer les deux champs du merveilleux, tels Fabrice Colin dans sa production destinée à la jeunesse¹⁶ ou encore Laurent Généfort, prolifique auteur de science-fiction qui a dernièrement publié une trilogie de *fantasy* héroïque et sombre, *Hordes*.

Mais au-delà de ces genres voisins, l'intertextualité foisonnante, autorisant toutes les hybridations, qui caractérise le corpus français dans sa diversité, s'étend à un patrimoine très vaste, des maîtres anglais du genre¹⁷ à la tradition nationale du roman d'aventures et du feuilleton. Cette dernière nous intéresse en premier lieu, qui explique peut-être en partie l'importance prise en France par la *fantasy* historique, les réécritures uchroniques de périodes variées de l'histoire désormais infusées de merveilleux. Parmi les réussites de cette tendance, réussites en l'occurrence spécifiquement françaises, puisque revisitant la culture et l'histoire

de ce pays, citons *La Vénus anatomique* de Xavier Mauméjean (2004), qui nous permet de croiser Casanova, le chevalier d'Eon ou l'automate de Vaucanson, et surtout l'œuvre emblématique de Pierre Pevel qui tout en puisant son inspiration auprès de flamboyants héros du patrimoine français, comme Arsène Lupin ou D'Artagnan, n'en est pas moins un des premiers auteurs de *fantasy* hexagonal traduits aux Etats-Unis, où le modèle du roman de cape et d'épée semble d'ailleurs séduire de plus en plus les romanciers anglophones. Après le Paris de la Belle Epoque réinventé pour *Ambremer*, c'est le souvenir d'Alexandre Dumas et de ses mousquetaires qui est directement démarqué dans le cycle inauguré par *Les Lames du Cardinal* (2007). Faut-il y voir le retour triomphant à une influence nationale susceptible de rivaliser avec Tolkien comme source d'une littérature populaire de qualité ?

La réception de Tolkien se confond si bien avec l'éclosion de la *fantasy* anglophone comme genre littéraire et multimédiatique que poser la question de son influence revient à évaluer un degré de conformité, de respect des codes que son œuvre originale en est paradoxalement venue à instituer. Notre analyse nous a permis de constater que des raisons historiques (la traduction tardive de Tolkien, le développement retardé d'autant d'un genre déjà marqué du sceau du jeu quand il s'impose), alliées à des explications culturelles (la valorisation de l'individu-créateur identifié à la singularité de son style), ont amené la *fantasy* française à rechercher avant tout des pistes de renouvellement, à rebours de l'inscription dans une tradition anglophone déjà ancienne, quitte à préférer un retour sur ses propres origines, empreinte fantastique ou roman de cape et d'épée. La production destinée à la jeunesse, qui s'est énormément développée depuis une dizaine d'années, peut en revanche apparaître pour une part plus homogène ou formatée, multipliant les variantes sur la révélation des pouvoirs d'un jeune sorcier qui part à la découverte d'un monde magique – sauf que le modèle ainsi copié n'est plus Tolkien, mais J.K. Rowling !

Bibliographie des textes cités

Etudes critiques :

BESSON, Anne (2004), « La Terre du Milieu et les royaumes voisins : de l'influence de Tolkien sur les cycles de fantasy contemporains », in Vincent Ferré (éd.), *Tolkien, trente ans après*, Paris : Christian Bourgois, 357-379.

(2007), *La Fantasy*, Paris : Klincksieck « 50 questions ».

(2008), « L'héritage de Tolkien en *fantasy* : fécondités d'un malentendu », communication pour le colloque « Tolkien aujourd'hui » coorganisé par Vincent Ferré, Charles Ridoux et Michael Devaux, Rambures, 13-15 juin 2008. Actes à paraître aux Presses Universitaires de Valenciennes.

FERRE, Vincent, éd., (2004), *Tolkien, trente ans après*, Paris : Christian Bourgois.

HABER, Karen, éd., (2001), *.Meditations on Middle Earth*, New York : Saint-Martin Press.

(2003), *Méditations sur la Terre du Milieu*, version augmentée, trad. Mélanie Fazi, Paris : Bragelonne.

Fantasy française

BOUSQUET, Charlotte (2003-2006), *Le Cœur d'Aramantha* (trilogie), Aix-en-Provence : Nestiveqnen.

- (2008), *Arachnae*, Paris : Mnémos « Fantasy ».
 (2010), *Cytheriae*, Paris : Mnémos « Icares ».
- CLUZEAU, Nicolas (2002-2004), *Le Dit de Cythèle* (tétralogie), Aix-en-Provence : Nestiveqnen.
- COLIN, Fabrice, *Winterheim* : (1999), *Le Fils des ténèbres* et *La Saison des conquêtes*, Paris : Mnémos, rééd. J'ai Lu ; (2003), *La Fonte des rêves*, Paris : J'ai Lu Fantasy.
- (2007-2008), *La Malédiction d'Old Haven* et *Le Maître des dragons* Paris : Albin Michel « Wiz ».
- DAU, Nathalie (2007), *Les Terres qui rêvent - Contes Myalgiques I* (recueil), Bréchamps : Griffé d'Encre.
 (2008), *Les Débris du chaudron*, Pontoise : Argemmius.
- DEBIEN, Chris (2010), *Le Cycle de Lahm I, L'Eveil du roi*, Paris : J'ai Lu.
- FAZI, Mélanie (2004), *Arlis des forains*, Paris : Bragelonne.
 (2008 a), *Serpentine* (recueil, réédition), Paris : Bragelonne.
 (2008 b), *Notre-Dame aux Écailles* (recueil,), Paris : Bragelonne.
- GABORIT, Mathieu (1995-99), *Chroniques des crépusculaires*, Paris : Mnémos, , rééd. revue, J'ai Lu.
- GENEFORT, Laurent (2007-2010), *Hordes* (trilogie), Paris : Bragelonne.
- GIDON, Laurent (2009), *Djeeb le Chanceur*, Paris : Mnémos « Dédales ».
 (2010) *Djeeb l'encourseur*, Paris : Mnémos « Dédales ».
- GRIMBERT, Pierre, *Le Secret de Ji* : (1999a), *Six Héritiers* et *Le Serment orphelin*, Paris : Mnémos « Légendaire », 1996, rééd. en un volume, Paris : Mnémos « Icares » ; (1999b), *L'Ombre des anciens* et *Le Doyen éternel*, Paris : Mnémos « Légendaire », 1997, rééd. en un volume, Paris : Mnémos « Icares ».
La Malerune (avec Michel Robert pour les volumes 2 et 3) : (1998), *Les Armes de Garamont*, (2003), *Le Dire des sylphes*, (2004), *La belle arcane*, Paris : Mnémos. Rééd. Points Fantasy, 2006.
 (2004-2006), *Les Enfants de Ji*, cinq tomes, Marquette-en-Ostrevant : Octobre.
 (2008-2010), *Les Gardiens de Ji*, 3 tomes, Marquette-en-Ostrevant : Octobre.
- JAWORSKI, Jean-Philippe (2009), *Gagner la guerre*, Lyon : Les Moutons Electriques.
- LOEVENBRUCK, Henri, *La Moïra* : (2001a), *La Louve et l'enfant*, Paris : Bragelonne
 (2001b), *La Guerre des Loups*, Paris : Bragelonne,
 (2002), *La Nuit de la louve*, Paris : Bragelonne.
- MAUMEJEAN, Xavier (2004), *La Vénus anatomique* Paris : Mnémos « Icares ».
- NIOGRET, Justine (2009), *Chien du Heaume*, Paris : Mnémos « Fantasy ».
- NOIREZ, Jérôme (2005-2006), *Féerie pour les ténèbres* (trilogie), Aix-en-Provence : Nestiveqnen.

(2007) *Leçons du monde fluctuant*, Paris : Denoël « Lunes d'encre ».

PEVEL, Pierre (2003), *Les Enchantements d'Ambremer*, Paris : Le Pré-aux-Clers.

(2007), *Les Lames du Cardinal*, Paris : Bragelonne.

(2009), *Les Lames du Cardinal II. L'Alchimiste des ombres*, Paris : Bragelonne.

¹ On sait que l'attention générée par la lutte contre une édition « pirate » d'abord lancée par Ace Books ne fut pas étrangère à l'engouement pour Tolkien qui saisit alors certains milieux intellectuels, et tout particulièrement les campus pacifistes et hippies.

² La collection « Ballantine Adult Fantasy », sous la direction de Lin Carter, bras droit de Ballantine pour ce domaine depuis 1965, réédite ainsi entre 1969 et 1974 des auteurs comme Lord Dunsany, William Morris, Clark Ashton Smith, H. Rider Haggard, James Branch Cabell etc., et fait émerger quelques nouveaux talents comme Katherine Kurtz.

³ Sous la direction du jeune et dynamique spécialiste français de Tolkien, ce volume marquait de façon emblématique le début, bien tardif, de l'intérêt de la critique universitaire pour le romancier anglais.

⁴ Dès 1978, *Sous l'araignée du Sud* de Dominique Roche et Charles Nightingale (Robert Laffont) fait d'ailleurs référence à Tolkien, tout juste traduit, en quatrième de couverture (« Un conte merveilleux et terrible, dans la lignée de Tolkien, dans la tradition héroïco-fantastique des anglo-saxons, mais cette fois écrit en français dans une langue riche et imagée »).

⁵ Rapidement suivie en 1996 par Nestiveqnen, structure aujourd'hui en sommeil.

⁶ Fabrice Colin, dans ses interventions publiques au sujet du genre, ne manque jamais de rappeler cette place unique et massive qu'occupe Tolkien aux origines de la *fantasy* telle qu'on la définit aujourd'hui. Par exemple, enregistrement en ligne des journées d'études « La fantasy en France aujourd'hui. Ecrire, éditer, traduire, illustrer », Paris XIII-Paris Nord (CENEL) et « Modernités médiévales », 10-11 juin 2009 (<http://www.modernitesmedievales.org/colloques/je%20FantFrance.htm>) : table ronde « Au cœur du genre » à écouter sur le site « Actusf » : <http://www.actusf.com/spip/article-7887.html>

⁷ Loevenbruck, Gaborit et Colin donnent tous trois (Haber, 2003) la date fondatrice de leur première lecture du *Seigneur des Anneaux* : en 1984 ou 85 – dans tous les cas, ils ont 12 ans.

⁸ Parmi les romanciers-rôlistes à l'inspiration épique, citons encore Nicolas Cluzeau (auteur entre autres de la tétralogie *Le Dit de Cythèle*), Chris Debien (*Le Cycle de Lahm*, un volume paru), ou surtout Mathieu Gaborit, qui a continué à développer son JdR *Agone*, tiré des *Chroniques des crépusculaires*, longtemps après avoir délaissé l'écriture romanesque. Jérôme Noirez, auteur de la trilogie *Féerie pour les ténèbres*, a été collaborateur de Multisim pour la gamme *Retrofutur*, Pierre Pevél a également commencé comme scénariste de JdR... Il semble au final que peu d'auteurs français ne soient en rien concernés par cette influence.

⁹ La quatrième de couverture place les ouvrages « A mi-chemin entre *Croc-Blanc* et *Le Seigneur des Anneaux* », avec une nette dominante de ce dernier tout de même, les passages consacrés à la louve Imala étant fort heureusement limités.

¹⁰ On retrouve ce même type de groupe, mené par un mage gandalfien, cette fois autour d'Ariale, jeune adepte de la Voie Blanche, dans *La Malerune*, la trilogie suivante développée par Grimbart.

¹¹ Cette « Petite encyclopédie » contient des informations variées, dont des développements assez conséquents sur le calendrier ithare et l'alphabet romin (1999a : 475-502 ; 1999b : 539-566).

¹² Ce mélange s'avère d'ailleurs très proche de celui qui caractérise les « sylphes » de *La Malerune* !

¹³ Après la trilogie *dark epic Le Cœur d'Aramantha*, les derniers ouvrages de la romancière, publiés chez Mnémos (2008 et 2010) prennent place dans un univers pleinement singulier, le très sombre archipel des Numineés, qui mêle Italie renaissante et croyances antiques.

¹⁴ L'impressionnante bibliographie de l'auteur s'enrichit chaque année de nouveaux titres, et il s'est fait une spécialité des jeux intertextuels.

¹⁵ Les éditions de L'Oxymore, dirigées par Léa Sihol, ont rempli ce rôle, notamment avec les superbes anthologies *Chimères*, avant la disparition de la structure en 2006. La revue *Faeries*, émanation de l'éditeur Nestiveqnen, a publié des nouvelles inédites aux côtés d'articles critiques, mais n'a plus paru depuis son numéro 27, hiver 2007. Ces dernières années, c'est Argemios qui a repris ce flambeau, grâce au travail à sa tête de Nathalie Dau.

¹⁶ Après plusieurs titres pour la collection SF « Autres Mondes » chez Mango Jeunesse, Fabrice Colin a entre autres fait paraître le dyptique *La Malédiction d'Old Haven / Le Maître des dragons* chez Albin Michel, collection « Wiz ».

¹⁷ Ainsi l'hommage à Lewis Carroll, héros « déplacé » du roman, dans *Leçons du monde fluctuant* de Jérôme Noirez (2007).